

366.

359514

LE HÉROS AMÉRICAIN,

MELODRAME EN TROIS ACTES,

A GRAND SPECTACLE,

Orné de Pantomime, Danses, Combats, etc.

Par MM. RIBIÉ ET DESTIVAL,

Ballets de HUS, le jeune; musique arrangée par M. ***.

*Remis au Théâtre de la Gaîté, le 10 Floréal
an 13 (30 Avril 1805).*

~~~~~

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre,  
Boulevard Saint - Martin, N<sup>o</sup>. 25, vis-à-vis le  
Théâtre des Jeunes Artistes.

An 13. 1805.

---

*P E R S O N N A G E S.*

KABOUC , père. *M. Révalard.*  
KABOUC , fils. *M. Marty.*  
DON DIEGUE. *M. Auguste.*  
LEONCE, père de Chestère. *M. Camaille-S.-Aubin.*  
CHESTÈRE, fille de Léonce. *Mlle. Julie Pariset.*  
Espagnols.  
Sauvages.  
Danseurs et Danseuses.

---

La scène se passe dans une contrée  
d'Amérique.

---

---

---

# LE HÉROS AMÉRICAIN.

---

---

## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une peuplade.*

---

### SCENE PREMIERE.

K A B O U C fils , seul.

( *Pantomime.* )

---

### SCENE II.

K A B O U C père , K A B O U C fils.

K A B O U C père.

Mon fils , quels sont les audacieux qui ont osé aborder vers cette isle ? viennent-ils pour nous troubler dans nos tranquilles demeures ?

K A B O U C fils.

Non , mon père , rassurez-vous ; nous n'avons rien à craindre. Instruit de leur descente dans l'isle , j'assemblai mes amis ; nous fûmes au-devant d'eux : nous vîmes une troupe d'étrangers. Celui qui commande est jeune , sa figure annonce la candeur , la vertu. Il s'approcha de nous , et nous demanda modestement s'il pouvait parler à notre maître ? Je lui répondis que sur ces rives chéries nous sommes tous égaux , sans rois et sans sujets , tous libres et tous frères ; il m'assura que , retournant dans sa patrie , il avait désiré voir un peuple si vanté ; il nous offrit avec bonté des présents , que nous refusâmes avec douceur ; il nous demanda permission de chasser , nous le quittâmes en lui laissant pleine liberté de parcourir nos campagnes ; lui et les siens sont maintenant à visiter nos demeures rustiques.

K A B O U C père.

Mais mon fils , Chestère , ton amante , à qui le sort doit t'unir aujourd'hui , prit naissance en Espagne.

K A B O U C fils.

On le dit. Mais qu'importe où le ciel la fit naître ? Je respecte son père ; elle m'aime , je l'adore : Vous nous chérissez tous. Qu'ai-je encore à demander aux Dieux.

K A B O U C père.

Rien , mon fils. Cette adorable fille unit les vertus de son sexe à celles du nôtre.

( 4 )

**K A B O U C** fils.

Ah ! oui , mon père ; elle est courageuse et modeste ; elle ignore qu'elle est belle ; son ame est noble , car elle est sans orgueil. Sans s'avilir , elle s'abaisse à tout : d'un père infortuné elle soulage la vieillesse , le console , le sert ; que de vertus à mes yeux !

**K A B O U C** père.

Je vais trouver son père , et rassembler tes amis pour ce grand jour de fête.

---

**SCÈNE III.**

**K A B O U C** fils , *seul.*

( *Pantomme.* )

---

**SCÈNE IV.**

**K A B O U C** fils , **C H E S T È R E.**

**C H E S T È R E.**

J'ai devancé mon père ; j'ai voulu lire dans tes yeux que ton heureuse épouse est nommée par ton cœur.

**K A B O U C** fils.

Chère amante ; Tu pris naissance en Espagne ; ton esprit , tes graces , tes talents , tout m'annonce que tu n'es pas née dans le sang commun des vulgaires obscurs. Je crains seulement que nos mœurs ne te paraissent trop grossières : pourras-tu bien oublier ta grandeur !

**C H E S T È R E.**

Dans le sein d'un époux chéri , j'oublierais l'univers , pour ne m'occuper que du soin de partager ton sort. Je connais tes vertus , j'admire ta candeur , je respecte ton vertueux père comme tu chéris le mien.

---

**SCÈNE V.**

**LÉONCE** , **C H E S T È R E** , **K A B O U C** fils.

**C H E S T È R E.**

Venez , mon père ; venez bénir vos enfans , ils jurent à vos pieds de vous être soumis et fidèles. O ciel ! quel trouble se peint dans vos regards ! qu'avez-vous ?

**K A B O U C** fils.

Brave , vieillard ! qui peut troubler la sérénité de ton ame ! tout conspire à nous rendre heureux ; nos voisins même , ce peuple si superbe , ces Espagnols , tes compatriotes qui viennent visiter nos demeures rustiques , vont être témoins de notre félicité.

(5)

L É O N C E.

Ah ! dis plutôt qu'ils viennent pour troubler le plus beau jour de ma vie !

K A B O U C fils.

Comment ?

C H E S T È R E.

Helas ! mon père, instruisez-nous, vous me faites frémir.

L É O N C E, à Kabouc fils.

Mon ami, tu connais ma patrie ; mais tu ignores le rang que j'y occupais. Apprends que j'ai servi à côté de ce général à qui tu as parlé dans cette même journée.

C H E S T È R E.

Ciel ! Don Diègue, notre persécuteur, est dans ces lieux !

K A B O U C fils.

Votre persécuteur ! qui l'amène !

L É O N C E.

Je l'ignore. Oui, mon fils, c'est lui qui m'a fait fuir de ma patrie, ne pouvant deshonorar ma fille, dont il était épris ; il m'a persécuté par les calomnies les plus sanglantes, et ma tête devait être le prix de ses noirceurs.

K A B O U C, fils.

Crois-tu qu'en nos bras il voudrait te poursuivre ? Depuis quatre ans que tu habites ces douces contrées, n'es-tu pas devenu notre guide, notre père ? Rassure-toi, brave vieillard, on répandra plutôt jusqu'à la dernière goutte de mon sang avant de porter sur toi une main téméraire.

---

## S C E N E VI.

Les précédens, K A B O U C père, Sauvages

K A B O U C père.

Sitôt instruit par toi du malheur qui te menace, j'ai rassemblé nos amis et nos frères, qui prendront ta défense. Si les étrangers viennent ici pour te trahir, va, nous saurons punir leur audace... Oui, nous jurons tous de mourir pour toi !

K A B O U C fils.

Mes amis, laissons la crainte ; ce mot honteux a révolté mon cœur ! ouvrons en paix nos ames à la pure allégresse ! Qui pourrait en ces lieux apporter la terreur ? N'avous-nous pas des armes, que nous savons employer avec succès contre nos ennemis ? Ne sommes-nous pas tous libres et braves ? mon père, mes amis, préparons l'autel de l'hymen. (A Léonce.) Et toi, respectable vieillard, viens présenter la main qui combattra pour toi : Cette main, elle est promise à

ta fille ; qu'elle fasse son bonheur ; Qu'elle soit terrible pour nos ennemis ! Mais à toi toujours soumise ! ( *Tout le monde sort.* )

## SCÈNE VII.

DON DIEGUE, KABOUÇ fils.

D. DIEGUE.

Brave jeune homme , je te dois la vie ! quelle récompense exiges-tu ? Parle.

KABOUÇ, fils.

Ton amitié. Mais reponds-moi , puisque le hazard m'a fait te servir , mets la même franchise dans tes reponses que j'ai mis de zèle à t'être utile. Est-il bien vrai que tu connais Léonce ?

D. DIEGUE.

Ah ! généreux ami ! parle , instruis-moi de son sort. Où vit-il ? où puis-je le voir ?

KABOUÇ, fils.

Tu le verras , si ton intention est pure ; mais tu nous laisses des soupçons qui ne sont point à ton avantage. Tu le persécutes ; pourquoi veux-tu le voir ? quel est ton dessein ?

D. DIEGUE.

Je viens réparer mes fautes , le protéger , le secourir..

KABOUÇ, fils.

Il ne lui manque rien ; nous avons le plus grand soin de sa respectable vieillesse. Tu le verras content de vivre parmi nous ; qui sommes d'honnêtes gens , et incapables de trahir quiconque nous a bien servis.

D. DIEGUE.

Ta leçon me servira. Je viens tomber à ses pieds , et le combler de toutes mes richesses.

KABOUÇ, fils.

Il ne les acceptera pas.

( *Les sauvages traversent le théâtre.* )

D. DIEGUE.

Quels doux sons se font entendre ?

KABOUÇ, fils.

C'est le signal de mon bonheur ; c'est aujourd'hui que l'on m'unit à l'objet le plus beau , le plus tendre , et le plus vertueux. Si tu veux être témoin de mon mariage , suis-moi , tu verras nos autels couverts de fleurs , décorés d'un appareil rustique , image de nos cœurs , et je crois que le maître suprême préfère ce saint culte et nos présens champêtres , à vos temples fameux , que l'orgueil a cons-

( 7 )

truits. Vos Dieux , pour être en or , n'en sont pas mieux servis.

D. DIEGUE.

Chaque peuple a son culte , je les respecte tous.

KABOUC , fils.

Me suis-tu ?

D. DIEGUE.

Je vais retrouver ma suite ; je te rejoins aussitôt. Tu me promets de me faire voir Léonce ?

KABOUC , fils.

Oui , je te le jure , j'y suis intéressé. Mais l'amour m'appelle , et je vole dans ses bras. ( *Ils sortent.* )

*Fin du premier Acte.*

---

## ACTE II.

*Un autel est dressé ; les sauvages l'entourent.*

---

### SCENE PREMIERE.

KABOUC père, KABOUC fils, LÉONCE,  
CHESTERE, Sauvages.

KABOUC , père.

Mes enfans , voici l'autel sacré , l'autel de la nature , où je fis mes premiers sermens ; nous n'avons point ici de plus pompeux mystère : notre culte est simple comme nos cœurs.

LÉONCE , à sa fille.

De la main de ton père , accepte ton époux.

KABOUC , fils.

Je jure à ma patrie , à mon père , à moi-même , à nos dieux immortels , à ce tendre objet que j'adore , de l'aimer encore plus , de vivre , de combattre , et de mourir pour elle.

CHESTERE.

Je me sou mets , cher époux , et tes sermens sont les miens !  
( *Cérémonie sacrée.* )

---

### SCENE II.

Don DIEGUE , LÉONCE , CHESTERE ,  
KABOUC fils.

D. DIEGUE.

Braves gens ! je viens partager votre allégresse et votre bonheur. ( *Appercevant Chestère.* ) Ciel ! que vois-je !

CHESTERE.

Grand dieu ! c'est notre ennemi !  
( *Ils expriment tous deux l'horreur qu'ils ressentent l'un pour l'autre.* )

## L É O N C E.

Malheureux ! quel sort implacable t'a conduit dans cet heureux asyle ! Barbare , tes injustices ont proscrit ma tête ; viens-tu me livrer la tienne ! apprends que tu me vois chez un peuple libre , équitable et redouté. Je demeure surpris de ton audace : qui peut t'amener de si loin pour hasarder tes jours !

## D. D I E G U E.

L'équité !... infortuné Léonce , c'est en vain que mon aspect t'irrite. Je te persécutais , il est vrai ; mon fougueux amour pour cet objet charmant offensa ton honneur , accabla ta vieillesse , je t'ai dépouillé de tes biens ; mais un dieu m'amène à tes pieds pour expier ma faute. Hélas ! daigne rentrer dans tes honneurs passés ; je partage avec toi mes trésors , ma puissance. Va , je ne m'abaisse point , et je suis trop heureux si ton cœur me pardonne !

## L É O N C E.

Tu ne me séduis point. Si le repentir seul avait pu t'amener , malgré tous mes affronts , je te pardonnerais encore : Tu sais quel est mon cœur ; mais ce n'est pas pour moi que tu viens en ces lieux ; il n'est plus tems , ces douces contrées me verront finir ma languissante vie : Je mourrai libre ici , et ma fille est unie à ce digne sauvage , qui n'en a que le nom , et dont j'ai reçu autant de secours que tu m'as fait d'injustices.

## D. D I E G U E.

Qu'entend-je ? quoi ! ta fille , cette respectable fille , la vertueuse Chestère , serait unie à ce misérable ; je ne sais qui retient mon courroux. (*Les sauvages veulent fondre sur lui.*)

## K A B O U C , fils.

Arrêtez , mes amis , il est seul... voulez-vous souiller des siècles de gloire par un instant d'infamie ! laissez-moi seul avec lui , et croyez que mes jours sont en sûreté. Mon père emmenez-les et prenez soin de ma digne épouse.

## D. D I E G U E.

Ton épouse !

## K A B O U C , fils.

Oui , et je vais te convaincre que je suis digne d'elle. Si je ne la mérite , ni par le rang , ni par la fortune , qui sont des dons du hasard , méconnus parmi nous , j'en suis au moins digne par la probité et la vertu. Crois-moi , je perdrais , en changeant ma tranquillité contre tes richesses.

*Marche des sauvages.*

## SCENE III.

DON DIÈGUE, KABOU C fils.

D. D I È G U E , après un moment de silence,  
Sais-tu devant qui tu parais ?

(9)

**K A B O U C** fils.

Oui. On prétend que tes égaux te révèrent en maître, que tu peux, dans la plaine, rassembler une armée aussi forte, un camp aussi nombreux, des guerriers aussi intrépides que nous avons ici de citoyens paisibles.

**D. D I È G U E.**

Il est vrai. J'ai sous moi des troupes indomptables; le dernier de mes soldats, de ma solde honoré, est plus riche et plus grand que tu ne saurais l'être aux lieux de ta naissance.

**K A B O U C** fils,

Qui borne ses desirs, est toujours assez riche.

**D. D I È G U E.**

Ton cœur ne connaît pas les vœux intéressés; mais la gloire.

**K A B O U C** fils.

Elle a pour moi des charmes!

**D. D I È G U E.**

Près de moi tu l'obtiendras; elle est sous mes drapeaux.

**K A B O U C** fils.

Qui! moi! à servir sous un maître, on me verrait descendre!

**D. D I È G U E.**

J'ai, parmi mes guerriers, des sauvages comme toi.

**K A B O U C** fils.

Tu n'en as pas. Apprends que ces indignes sauvages, voisins de ton pays, sont loin de nos limites. Ces malheureux dont tu me parles, ont connu l'avarice; la fureur d'acquérir a corrompu leurs mœurs: ils n'ont su que servir; ils ont abandonné l'art qui nourrit les humains, pour celui qui les détruit, l'art affreux de la guerre! Ils ont vendu leur sang! .. Mais, nous, meilleurs citoyens qu'eux, et plus braves sans doute, nous volons aux combats; mais c'est pour nos foyers: nous savons tous mourir; mais c'est pour nous défendre. Nul de nous n'est assez lâche pour faire un trafic honteux de son honneur et de sa vie!

**D. D I È G U E.**

Nous vivrons amis.

**K A B O U C** fils.

On n'a point d'amis, lorsqu'ils sont payés.

**D. D I È G U E.**

Elève ta patrie, cherche à la vanter; c'est le recours du faible. Ma fierté ne veut point ici lutter contre la tienne. Te crois-tu juste, au moins, réponds!

**K A B O U C** fils.

Oui, j'ose le croire.

**D. D I È G U E.**

Rends-moi donc le trésor que tu viens de m'ôter.

**K A B O U C** fils.

A toi!

D. D I È G U E.

Rends-moi ce bien que nul mortel ne saurait me ravir ;  
rends-moi sur l'heure Chestère.

K A B O U C fils.

A tes discours altiers , à cet air de menace , je veux bien opposer la modération. Cette adorable fille , dis-tu , de toi seul doit dépendre ! que l'on soit esclave au sein de ton pays , qu'on y rampe , j'y consens ; mais on est libre ici. Au moment que Chestère honora de ses pas nos paisibles demeures ; la tranquillité , la paix , qui sont notre appanage , tous ces dons précieux prodigués par la nature , et par nous recueillis , de la belle Chestère ont été et seront toujours le partage.

D. D I È G U E.

A moi seul était dû l'honneur de la servir , et je veux bien te confier que de mon cœur elle fût souveraine maîtresse , avant qu'elle ne pensât venir dans ta patrie. Ce trésor est à moi , vil sauvage ; sur l'heure il faut le rendre.

K A B O U C fils.

Imprudent étranger , ce que tu viens de dire excite ma pitié plutôt que ma colère ! sa libre volonté m'a choisi pour époux ; ma probité lui plut. Elle la préfère aux recherches , aux vœux de tous. Et tu viens de ton pays. Pour me ravir un cœur indépendant qu'on vient de m'accorder ! Ô toi , qui te crois grand , mais qui ne l'es que par l'arrogance , sors d'un asyle tranquille et respectable , et cesse de troubler des mortels généreux qui ne t'ont point offensé... Tu n'es pas prince, ici !

D. D I È G U E.

Je suis homme ; je n'ai que mon courage ; et ce fer doit me suffire pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.

K A B O U C fils.

Quoi ! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie ; ton accueil nous flattait ; nos cœurs n'écoutaient que les droits de l'hospitalité , et tu veux me forcer , dans le même jour , de souiller par la mort un si saint hyménée !

D. D I È G U E.

Oui , je veux te combattre. Je vais te faire donner des armes , et par ma valeur je veux forcer les tiens même à m'admirer. Je veux encore plus ; je veux qu'étonnés de mon courage , ils oublient ce qu'ils te doivent et fassent de vœux pour moi. (*Il sort.*)

## S C E N E I V.

K A B O U C fils.

Tu le veux !... Eh ! bien donc , paraissez , et soyez témoins de notre combat. Prouvons à cet audacieux étranger que nous l'égalons en courage et que nous le surpassons en vertu !

SCENE V.

K A B O U C fils , D. D I E G U E.

D. D I E G U E.

Soldats ! venez voir tomber sous mes coups le plus faible ennemi que le sort me réservait à combattre.

K A B O U C fils.

Si mes forces égalent ma haine , tu n'en auras jamais de plus redoutable.

SCENE VI.

Les Précédens , CHESTERE , KABOU C père.

C H E S T È R E.

Eh quoi ! cher époux , tu veux hasarder tes jours avec ce cruel , qui persécuta les miens.

K A B O U C fils.

Rassure-toi , je combats pour la gloire , la sagesse et la beauté ; l'amour dirigera tous mes coups.

C H E S T È R E.

Mais si tu tombais sous les siens ! s'il était vainqueur !

K A B O U C fils.

Eh ! bien , en m'arrachant la vie , en me privant de la lumière , sa jalousie n'en serait que plus terrible... car il verrait ton nom gravé dans le fond de mon cœur.

C H E S T È R E.

Quelle horrible image ! ( *Signal du combat* ).

K A B O U C fils , à *Chestère*.

Eloigne-toi !

C H E S T È R E.

Non , je ne puis me résoudre à te quitter.

K A B O U C fils , à son père.

Mon père éloignez-la de ces lieux. ( *Tableau* ).

*Fin du second Acte.*

ACTE III.

*Les Espagnols entrent , et demandent la grace de leur chef.*

SCENE PREMIERE.

KABOU C père , KABOU C fils , CHESTERE ,  
D. DIEGUE , Espagnols , Sauvages

D. D I E G U E.

Cessez , mes amis , cessez de vous abaisser par des prières honteuses ; n'avilissez pas le nom que vous portez. Je suis votre chef , je suis Espagnol ; il suffit : en mourant à vos yeux , je vous ferai voir que j'étais digne de l'honneur de vous commander. Levez-vous... la pitié n'est point faite pour des barbares.

( 12 )

K A B O U C fils.

Nous , des barbares !

K A B O U C père.

Le faux orgueil de tes climats n'en impose pas ici ; tu m'as trop offensé pour que je te pardonne : tu vas périr.

K A B O U C fils.

Non , mon père , non , révoquez cet injuste arrêt. Voulez-vous que la postérité accuse un jour votre fils de s'être lâchement vengé ? un ennemi dans les fers flétrit toujours la main qui l'immole. Cet imprudent étranger est venu dans nos forêts , je l'ai reçu comme un frère , je l'ai défendu contre les attaques d'un monstre furieux ; je lui ai offert mon bras , des secours ; enfin je l'ai traité dans toute l'effusion d'un cœur généreux. Le cruel a troublé notre asyle ; il m'a ravi mon amante : il a voulu m'arracher le jour. N'importe , oublions tout... Qu'il vive , je lui pardonne : il n'était pas aimé.... Relevez-vous , votre chef est libre ; il perd Chestère : voilà son plus cruel supplice.

D. D I È G U E

Ta clémence m'étonne. Je veux que mes bienfaits , que les nœuds de la plus constante amitié...

K A B O U C fils.

Non. L'amitié entre deux rivaux n'est qu'un titre déguisé. Pars ; je ne te hais pas : c'en est assez. L'amitié dans tes climats , n'est , dit-on , qu'un feu léger qui naît et meurt dans un moment. Ici c'est le fruit des services et de l'habitude. Chez nous , un ami est plus qu'un parent , et la tendre amitié fait le bonheur d'un peuple sauvage.

D. D I È G U E.

Je pars , pénétré de ta générosité , j'emporte dans mon ame le souvenir de tes exploits , et Don Diègue , tout bouillant , tout impétueux qu'il est , ne rougira jamais d'avouer qu'il te dut en un jour l'exemple de toutes les vertus. ( *Il sort* )

## SCENE II.

KABOUC fils , KABOUC père , CHESTÈRE  
les Sauvages.

K A B O U C fils.

Vous le voyez , mon père , il nous rend hommage. Nous n'avons point à rougir de voir couler un sang innocent que nous eussions versé sans gloire. Mes amis , perdons le souvenir de l'orage terrible qui nous a menacé. Que l'olive de la paix ombrage nos cabannes ; livrons-nous au tranquille plaisir que donne la nature ; et que ce jour mémorable soit à jamais marqué dans nos fastes rustiques , par le double triomphe de l'amour et de la victoire. ( *Tableau et Ballet.* )

F I N.